

# VERSANT SUD

nouvelle

Je cours à en faire saigner mes poumons. L'adrénaline propulse mes jambes à une vitesse que mes yeux ne peuvent pas suivre. Gauche, droite, gauche, droite, je n'existe plus que par ce mouvement. Mes pieds frôlent à peine le gravier qu'ils font crisser. Surtout, surtout, ne pas glisser. Ne pas m'emmêler. Ne pas tomber.

Ils m'ont vue partir dans cette direction, j'en suis sûre. Si je m'arrête, c'est la mort assurée. J'ai aperçu l'un des miens de l'autre côté de la mêlée, juste avant de prendre la fuite. Je n'ai pas eu le temps de regarder en détail, mais aux braillements qui ont atteint mes oreilles alors que je volais vers le sud du village, j'ai deviné. Malgré le souffle qui emplissait mes oreilles et le cognement assourdissant de mon cœur, il n'y avait pas d'équivoque.

Lucas est perdu.

Aveuglée par la vitesse et l'excitation, je devine plus que je ne vois le carrefour que j'aborde. Je le connais bien, je n'ai pas besoin de regarder autour de moi pour savoir quelles sont mes options. À droite, un virage sec qui me reconduit vers l'ouest et le cœur du village. À gauche, plein sud, la fuite à travers champs. Je n'ai qu'une fraction de seconde pour prendre ma décision, je ne peux pas me permettre de ralentir. Je cours vite, mais mes poursuivants aussi. Et ils savent viser.

Instinctivement, je me détourne de la route qui s'ouvre sur la campagne, bien trop exposée. Dans les champs, il n'y a pas un arbre pour se cacher et l'orée de la forêt, pourtant proche, est encore trop loin. De plus, si j'emprunte cette route, je retomberai sur un second carrefour au bout de quelques mètres à peine. À nouveau, il me faudra perdre du temps à prendre une décision, des centièmes de seconde si précieux. Sans compter le risque qu'un autre escadron me guette au détour de la Fabrique.

Je m'élanche donc à droite, vers le centre du village. Je longe bientôt le mur nord de la Fabrique, austère avec sa façade de brique et de crépit sombre, dépourvue de fenêtres. À ma droite, un mur très haut soutient les terrasses des maisons à flanc de colline. Je remonte la rue principale du village et réalise soudain que si d'autres ennemis arrivent en face, je suis fichue, embusquée dans ce couloir d'asphalte et de pierre. Tout en courant, j'énumère mes options à toute vitesse. Il faut absolument que je quitte cet axe central. Non, mieux, il faut que je me planque, car je suis à bout de souffle et mes sandales claquant sur le bitume vont me faire repérer.

Soudain, deux ouvertures. À ma gauche, un escalier de pierre dégringole vers le parking en contrebas. Il me permettrait de fuir vers le pied de la colline puis, en longeant le village par le chemin bordant les champs de tournesol, de me rapprocher de notre base. À ma droite se dresse la haute muraille d'une maison en ruine, percée de fenêtres sans carreaux ni montants. Je n'ai pas le temps de réfléchir, la tête me tourne de tout l'oxygène que je viens d'absorber, de la chaleur écrasante de cette après-midi d'août. Dans un sursaut, je me décide à nouveau pour la droite. Je connais ce poste de guet, il offre une vue imprenable sur la rue principale et permet de tirer sans être vue. Du reste, je ne peux plus courir. La gorge et la poitrine me brûlent, j'ai le souffle coupé.

Sans ralentir, je pivote d'un quart de tour sur mes talons et m'engouffre dans une brèche du mur en ruine. Haletante, je me plaque contre les pierres chaudes. Je me force à retenir mon souffle pour ne pas faire de bruit et tends l'oreille, tous les sens en alerte. M'ont-ils suivie jusqu'ici ? Je courrais si éperdument que j'aurais pu ne pas les entendre, même à quelques mètres derrière moi. M'ont-ils vue entrer ? Si c'est le cas, ils vont à leur tour surgir d'entre les pierres, et je serai prise au piège de mon propre refuge...

Je serre mon arme contre ma poitrine, le doigt tremblant sur la gâchette. Mon cœur cogne contre mon bras. Je me prépare au pire scénario : ils m'ont vue, ils arrivent, je vais en affronter trois ou quatre à bout portant et, peut-être, par une chance extraordinaire, m'en sortir ? Je ferme les yeux un instant, repoussant ces images d'embuscade. Mais pas plus d'un instant.

Quelques secondes passent, juste assez pour que mon souffle se calme quelque peu et que je parvienne à entendre d'autres bruits que ceux émanant de mon propre corps. Des échos de semelles lointains, des voix perçantes, des interpellations. « Par ici ! » Je ne suis pas sûre de reconnaître cette voix, mais il me semble qu'elle appartient au camp adverse. Aux sons qui s'éloignent, mon corps se relâche imperceptiblement : ils ont pris la route des champs. Oui, c'est certain ; aucun pas ne résonne entre les façades de la rue principale.

Je me détends encore un peu, laisse pendre mon arme à bout de bras. Puis un frisson me parcourt le dos. Et s'ils avaient envoyé un éclaireur, un détaché, pour remonter furtivement la rue et s'assurer que je n'ai pas pris cette direction ? Il ne faut pas que je me relâche trop... Mais je dois aussi finir de reprendre mon souffle, et je jouis ici d'une relative sécurité.

L'oreille toujours tendue, j'inspecte rapidement mes environs. La ruine est constituée de quatre hauts murs de pierre nue, et le ciel me contemple du toit depuis longtemps disparu. Le sol est jonché de gravats et de grosses ronces envahissent la majeure partie de l'habitable. Je lève les yeux vers la paroi contre laquelle je suis appuyée, celle qui longe la rue. De larges ouvertures témoignent de la présence, jadis, de hautes fenêtres. Un semblant d'escalier, quelques pierres agglomérées le long du mur, mène à une étroite plateforme, un reste d'étage qui s'ouvre sur la plus proche fenêtre. Je connais bien ce poste d'observation, suspendu à trois mètres au-dessus du sol.

Avec précaution, mesurant chaque geste pour ne pas émettre un bruit, je m'aventure sur l'escalier croulant. Tout en cherchant de bonnes prises de main sur les pierres saillantes, je ressens à peine un frisson de vertige ; les ronces qui envahissent le volume de la ruine, comblant le vide, me donnent une illusion de sécurité.

Mon ascension terminée, je rampe sur l'étroite corniche et m'accroupis près de l'ouverture de la fenêtre, à l'abri des regards. Une ou deux minutes passent. Les battements de mon cœur se sont apaisés, mon souffle est presque régulier. À présent que je suis vraiment immobile, j'entends enfin le silence. Je songe que si un éclaireur devait passer dans la rue, ce serait maintenant ou jamais. Et ce serait ma chance d'éliminer un ennemi car, d'ici, je pourrais facilement le canarder. Mais pour tirer, il faudrait voir et, pour voir, il faudrait m'approcher un peu plus de la grande ouverture que forme la fenêtre.

Je prends une profonde inspiration et me penche vers la lumière. J'avance mon buste avec une lenteur infinie, millimètre par millimètre, songeant que l'ennemi est peut-être embusqué dans la rue, à quelques mètres de moi. Au fur et à mesure que j'approche mon visage du rectangle grand ouvert, la vue qui m'est offerte s'élargit. J'aperçois d'abord le bâtiment du restaurant, quelques dizaines de mètres plus bas dans la rue. Puis la portion de bitume qui le longe. Personne. Je me penche un peu plus et mon regard remonte le long du mur qui dissimule la terrasse du restaurant. Rien ne bronche, pas même la glycine. Enfin, je déplace mes appuis de jambe et me retrouve soudain face à l'ouverture, en pleine lumière. De mon perchoir, je domine le paysage.

Tout est calme sous le soleil jaune de dix-sept heures. Par-delà les terrasses cascades vers le sud du village, les rangs de tournesol et d'herbe à foin ondulent. Le Rhône scintille au fond de ce décor figé dans la chaleur, découpant des courbes lentes sur le front bleu des collines ardéchoises.

Je patiente dans cette torpeur, le cœur encore un peu palpitant, l'adrénaline toujours dans les veines. Je n'entends que les cigales, et quelques bruits de moteurs très lointains. Dans la rue, pas une âme. Que faire à présent ? Prendre en chasse mes poursuivants et essayer de les attaquer seule ? Tenter de rejoindre la base pour monter un commando ? Si seulement je savais combien nous sommes encore... Qui reste-t-il des miens ?

Et si j'étais seule, la dernière survivante ?

Ce que je sais, c'est que je ne peux pas rester ici plus de quelques minutes supplémentaires. Cette cachette est trop connue, je serais forcément découverte. J'ai retrouvé mon souffle, il est temps de retourner dans le feu de l'action. Je vais descendre avec précaution, traverser la rue à pas de loups et rejoindre le petit escalier qui descend vers le parking. De là, je longerais les champs et remonterai vers la base. Avant de me préoccuper de l'ennemi, j'ai besoin de savoir où nous en sommes, s'il y a d'autres survivants.

Je me mets debout sur la plateforme, tourne le dos à la rue et fais un pas vers l'escalier. Soudain, un mouvement à l'extrémité de mon champ de vision : quelqu'un marche devant le restaurant. Je m'accroupis précipitamment et me plaque contre le mur. Dans ce court instant, j'ai reconnu un membre de la bande rivale. Je prépare mon arme, serre les dents.

Ses bruits de pas s'approchent à un rythme tranquille et régulier, j'en déduis qu'il ne m'a pas vue. L'occasion est trop belle. J'abandonne toute prudence et penche mon buste à travers la fenêtre. Au premier coup d'œil, je retrouve le petit gabarit qui s'avance. Il traîne des pieds, remonte son short. Je tends mon arme d'un geste ample, qu'il aperçoit du coin de l'œil. Il tourne la tête, mais son flingue pend encore au bout de son bras ballant. Je tire.

Rate mon coup.

Soufflant de frustration à travers mes narines, j'ai à peine le temps de me rejeter en arrière que déjà la teigne vise. Je me plaque contre le bord de la fenêtre, tire à l'aveugle. Les billes jaunes fusent, se croisent, tombent à terre. La rue en est bientôt jonchée.

Je n'ai presque plus de munitions, il me faut agir vite. Je cesse un instant de tirer, jette un regard au vide derrière moi, à l'intérieur de la ruine. Si je parviens à rejoindre le sol sans bruit, je pourrai longer la façade de l'intérieur et tirer par surprise à travers la brèche du mur. Mes jambes tremblent et un léger sentiment de vertige m'envahit. Je m'accroupis près du bord, dos au vide ; je tâtonne, cherche une prise pour les mains, m'accroche à une grosse pierre qui dépasse. De l'autre côté du mur, le petit est silencieux. Je suis sûre qu'il réfléchit à une tactique pour me débusquer.

Je descends une jambe, trouve une prise peu profonde, y cale le bout de ma sandale. Mes genoux tremblent tandis que je descends l'autre pied et cherche désespérément une deuxième prise. Mes mains glissent sur les grosses pierres chaudes, s'écorchent sur les petites aspérités qui me retiennent. J'essaie de ne pas respirer trop fort pour ne pas signaler ma position. Tout à coup, une nouvelle bille jaune fuse au-dessus de ma tête ; je sursaute, mon pied glisse. Je tombe, m'érafle les cuisses sur le mur, et ne peux retenir une exclamation de douleur.

Les semelles du teigneux résonnent à travers la rue, il a compris que j'étais descendue, il court vers la brèche. Je suis sonnée, mais je suis retombée sur mes deux pieds, comme un chaton. Sans prendre le temps d'inspecter mes jambes écorchées, je me campe solidement sur mes deux pieds et braque mon arme à bout de bras. À l'instant même où l'ennemi surgit dans la ruine, je tire.

Juste, cette fois-ci. Il est mort.

De sa voix de flûte, le petit Emilan hurle de frustration. Il gonfle sa poitrine et appelle ses comparses, me transperçant les oreilles : « Hé, les gars, venez ! Elle est là, elle est là ! » Outrée, je lui siffle : « Arrête ! T'es mort, t'as pas le droit de parler ! » Mais je n'ai pas le temps de lui régler son compte car, triche ou pas triche, les autres arrivent. J'entends déjà leurs cris et leurs pas précipités venant du restaurant.

Avec un dernier regard furibond au petit tricheur, je bondis hors de la ruine et me lance à toute vitesse dans la rue, revenant sur les pas de ma précédente course. Le mur gris de la Fabrique se matérialise à ma droite. Cette fois, pas d'hésitation, je m'engouffre sous la voûte basse de l'entrée comme un coup de mistral. Le couloir étroit et sombre descend entre les murs de brique ; frais comme une cave, il sent bon la pierre et l'argile. À l'autre bout, c'est la cour de la vieille fabrique de poterie. Alors que je débouche dans la lumière et que le parfum des roses heurte mes narines, j'entends des cris tous proches, dans mon dos.

« Elle est là ! »

Mon cœur cogne à nouveau à s'en décrocher, la tête me tourne. Désespérément, je plonge vers les séchoirs où reposent des planches garnies de pots. Je me jette de tout mon long dans l'herbe qu'ils ombragent, grimace quand mes genoux écorchés touchent le sol. J'ai encore un espoir... S'ils ne m'ont pas vue m'étaler, si j'arrive à ramper sous les planches qui sèchent au soleil, et à rejoindre ainsi les ateliers...

Une douleur piquante à l'arrière du mollet. La petite bille jaune roule et disparaît entre les brins d'herbe. Je rugis de frustration, laisse tomber mon visage sur la terre fraîche. Guillaume pépie : « C'est bon les gars, je l'ai eue ! On a gagné ! » Ils se tapent dans les mains, crient comme des singes, éclatent de rire.

Je m'allonge sur le dos en grognant. Plutôt soulagée d'en avoir fini, mais mauvaise perdante devant l'éternel. Je suis sonnée par toutes les émotions des dernières heures, par l'oxygène, l'adrénaline, la brûlure des écorchures. Puis une petite pointe d'orgueil fait son chemin jusqu'à mes lèvres, qui s'étirent en un sourire. *Aha*. S'ils viennent juste de gagner la chasse à l'homme, c'est que j'étais la dernière survivante de mon équipe ! J'ai donc tenu plus longtemps que Lucas, Achille, Éva et Marilou... Et les teignes ont dû se mettre à cinq pour me finir.

En trichant, en plus.



Merci de votre lecture, j'espère qu'elle vous a plu 😊 Rendez-vous sur mon site [www.marionjoceran.fr](http://www.marionjoceran.fr) pour découvrir des recommandations de romans qui illuminent nos vies, ainsi que mon podcast de lecture et d'écriture « La Page Sensible » !

À très bientôt,

Marion